Small is beautiful

[Source : dedefensa.org]

Par Nicolas Bonnal

Le penseur austro-américain Léopold Kohr était cité avec Jacques Ellul et Guy Debord à la fin du documentaire apocalyptique Koyaanisqatsi. C'est comme cela que je l'ai découvert en 1983. En réalité son nom est inconnu alors que son lemme est mythique : *small is beautiful*(([1] [La petite taille est belle])). Kohr est l'esprit qui a mis en doute le monde moderne dans tout ce qu'il a de gigantesque, de titanesque et de compliqué. Pour lui tout s'écroulera de ce fait ; ou, si cela ne s'écroule pas, finira mal. À l'heure où l'Europe tangue, où les USA tanguent, où l'Espagne et le royaume désuni tanguent, on ferait mieux de redécouvrir son *breakdown of nations* publié il y a plus d'un demi-siècle. Proche des libertariens ou des traditionnels (je suis des deux écoles, donc je me sens bien concerné), la pensée de Kohr ne pourrait qu'inspirer une solution de rechange à notre civilisation marquée par le gigantisme messianique et l'hypnotisme techno-totalitaire.

Léopold Kohr est un peu comme René Girard. Son explication doit tout expliquer. Voici ce qu'il écrit au début de son effondrement des nations :

> « Comme les physiciens de notre temps ont essayé d'élaborer une théorie unique, capable d'expliquer non seulement certains, mais tous phénomènes de l'univers physique, j'ai essayé de développer une seule théorie à travers laquelle non seulement certains, mais tous les phénomènes de l'univers social peuvent être réduits à un commun dénominateur. »

Et son secret, inspiré par une remarque de notre Jonathan Swift est le refus du *bulk*, de la masse, de la taille :

Le résultat est une philosophie politique nouvelle et unifiée centrée autour de la taille. Elle suggère qu'il semble y avoir une seule cause derrière toutes les formes de misère sociale : la grandeur. Aussi simpliste que cela puisse paraître, nous trouverons l'idée plus facilement acceptable si nous considérons que la grandeur, ou surdimension est vraiment beaucoup plus que juste un problème social. Elle semble être le seul et unique problème imprégnant toute la création. « Où quelque chose ne va pas, c'est que quelque

chose est trop gros. »

Il multiplie ensuite les exemples physiques et médicaux :

> « Si les étoiles dans le ciel ou les atomes d'uranium se désagrègent en explosion spontanée, ce n'est pas parce que leur substance a perdu son équilibre. C'est parce que la matière a tenté d'étendre au-delà des barrières infranchissables fixées à chaque accumulation. Leur masse est devenue trop grande. Si le corps humain devient malade, c'est, comme dans le cancer, parce qu'une cellule, ou un groupe de cellules, a commencé à dépasser ses limites étroites attribuées. »

Sans alluder à Le Bon et à tous ceux (Canetti, Freud, Pearson), qui ont étudié la triste civilisation des masses et de l'abrutissement collectiviste moderne, Kohr ajoute très justement :

> « Et si les corps sociaux deviennent malades avec la fièvre de l'agression, la brutalité, le collectivisme, ou l'idiotie massive, ce n'est pas parce qu'ils ont été victimes d'un mauvais leadership ou d'un dérangement mental. C'est parce que les êtres humains, si charmants en tant qu'individus ou en petites agrégations, ont été soudés en unités sociales concentrées telles que des foules, syndicats, cartels ou grandes puissances. C'est alors qu'ils commencent à glisser en catastrophe incontrôlable. »

La société postmoderne semble moins dangereuse, mais devient plus stupide. Huizinga avait bien parlé lui de cette dérive du sport massifié dans son Homo ludens, qui est aussi un hommage au monde traditionnel non massifié. Kohr ajoute en hommage à Malthus (pourquoi pas ?) cette fois :

> « Les problèmes sociaux, pour paraphraser la doctrine de la population de Thomas Malthus, ont la malheureuse tendance à croître à un rapport géométrique avec la croissance de l'organisme dont ils font partie, tandis que la capacité de l'homme à faire face avec eux, si elle peut être étendue, ne croît qu'à un rapport arithmétique. Ce qui signifie que, si une société se développe au-delà de sa taille optimale, ses problèmes doivent finalement dépasser la croissance des facultés humaines qui sont nécessaires pour y faire face. »

On se rapproche de notre sujet du moment : la dérive fasciste et eschatologique des États-Unis d'Amérique. Kohr écrit :

> « Après la Seconde Guerre mondiale, une tendance similaire à la

> destruction de sa propre puissance mondiale s'installa, à un rythme cependant beaucoup plus lent. Entre-temps, il a été complètement arrêté. Il n'y a plus de possibilité que les États-Unis ne soient pas une grande puissance. En conséquence, l'état d'esprit correspondant, se développant comme une conséquence peut-être indésirable, mais inévitable, a déjà commencé à se manifester à de nombreuses reprises, par exemple lorsque le secrétaire à la Défense du Président Truman, Louis Johnson, a envisagé en 1950 une guerre préventive, ou lorsque le général Eisenhower, dans un discours devant le Congrès dans la même année, a déclaré que nous pouvons écrabouiller (lick) le monde. Ce dernier mot ressemblait plus à une déclaration de l'exubérant Kaiser d'Allemagne qu'au président de l'université de Columbia. Pourquoi un défenseur de la paix et de la démocratie devrait-il vouloir écrabouiller le monde ? Exprimée de façon non agressive, l'affirmation aurait été que, si nous sommes unis, le monde entier ne peut pas nous liquider. »

Kohr donne son explication à ces temps nouveaux d'hubris et de terreur et de lutte contre la terreur :

> « Cependant, cela montre comment le pouvoir engendre cet état d'esprit particulier, en particulier chez un homme qui, en général, doit connaître toute l'étendue du potentiel de l'Amérique. Il montre aussi qu'aucune idéologie de la paix, aussi ancrée soit-elle dans les traditions d'un pays, ne peut empêcher la guerre si une certaine condition de pouvoir est apparue. Il peut avoir un effet retardateur et embellissant, mais c'est tout, comme l'indique le mythe trompeur de la guerre préventive qui préconise l'agression pour le but solennellement déclaré de l'éviter. C'est comme si quelqu'un allait tuer un homme pour lui épargner la peine de mourir. »

Cela me fait penser au « principe de précaution » dont l'usage ne peut être que menaçant dans ses applications, dérisoire dans ses résultats et totalitaire dans son aboutissement. Kohr reprend Hegel et Marx pour qui la modification quantitative entraîne nécessairement une mutation qualitative. La tranquille nation de Jefferson devient un petit monstre sous Lincoln ou Roosevelt I, un énorme monstre sous Roosevelt II-Truman et une créature tératologique et cocasse sous Bush-Obama-Trump.

Il explique :

> « C'est donc toujours la masse critique du pouvoir qui transforme les nations en agresseurs, tandis que l'absence de pouvoir critique semble toujours la condition qui les rend pacifiques. Le calme n'est donc pas une attitude mentale ou une qualité acquise qui peut être formée en nous. Il nous revient automatiquement comme le résultat de la faiblesse physique. Les tribus les plus sauvages sont paisibles lorsqu'elles sont

> faibles. Mais, pour la même raison, les peuples civilisés deviennent des sauvages quand ils sont forts. »

En devenant forts, nous devenons dangereux (États tortionnaires puis empires coloniaux pour les nations extrême-occidentales européennes). Et en devenant gros, nous devenons aussi médiocres. Nietzsche, Hobsbawn ou Bakounine ont remarqué la stérilisation culturelle et musicale de l'Allemagne et de l'Italie au moment de leur unification… qui a débouché sur les monstres politiques que l'on sait par ailleurs.

Kohr redoute plus encore, vers 1960, l'État mondial ou la démence farfelue de la construction européenne. Il nous reste à remarquer que son culte des petits États (plus pacifiques, solidaires, cultivés, etc.) peut facilement être détourné et recyclé par « les puissances », au sens paulinien, du jour. Il n'est pas démontré que la déconstruction de nos pauvres États-nations – ou de ce qu'il en reste – serve nécessairement la liberté, la prospérité et surtout la culture de nos peuples. C'est une élimination de plus dans le projet flasque et grotesque d'une gargantuesque construction mondialiste.

[Note de Joseph : nous pouvons cependant aussi trouver des exemples du fait que des systèmes trop petits ne sont pas non plus adéquatement fonctionnels ou ne parviennent pas à remplir les objectifs envisagés, ne serait-ce que parce qu'ils manquent de puissance. Une masse d'hydrogène relativement trop petite, comme Jupiter, ne devient pas une étoile, mais reste froide et incapable de fournir lumière et chaleur à ses satellites naturels. Un maçon seul ne peut construire une cathédrale, alors que plusieurs dizaines travaillant ensemble le peuvent. Le critère n'est alors pas la petitesse, mais l'optimisation, la modération, le juste milieu, les moyens adaptés aux besoins, le principe de moindre action ou encore la loi d'économie : ni trop, ni trop peu ; la dépense d'énergie minimale pour le résultat optimal… Pour émettre un son, la corde de guitare doit être suffisamment tendue, mais pas trop, sinon elle se rompt. Pour émettre de la lumière pendant longtemps et de manière douce, la masse d'hydrogène doit être suffisamment grosse, mais pas trop, sinon elle finit par exploser dramatiquement, et trop vite. Le Soleil en comparaison de la Terre et des Hommes est énorme, gigantesque, démesurément massif. Pourtant il vit depuis 5 milliards d'années et vivra encore autant, fournissant pendant tout ce temps une énergie gratuite aux planètes et aux êtres vivants du Système solaire. Chaque système doit trouver sa taille optimale selon les ressources dont il dispose et la manière dont il est organisé. Une organisation efficace demande moins de ressources et engendre moins de frictions, de conflits, de problèmes… Cependant, la Conscience doit être à la mesure de la complexité de l'organisation ou du système. La cause de la violence croissante dans nos cités et nos nations ne se réduit pas à leur taille. Elle provient de plusieurs facteurs, dont la relativement faible conscience morale et spirituelle qui anime un trop grand nombre d'individus.]